

Les enfants de la drogue



BeQ

[sans nom d'auteur]

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-089

Les enfants de la drogue

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 811 : version 1.0

Les enfants de la drogue

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Roland Cardinal n'avait pas d'ennemis, du moins, c'est ce qu'il pensait avant ce qui lui arriva, un soir à Montréal.

Cardinal était ce qu'on pouvait appeler un colosse. Il mesurait six pieds et deux pouces et pesait aux environ de 230 livres.

Roland travaillait à Sorel. Il demeurait tout près.

Une bonne journée, il prit un petit congé et vint passer trois jours à Montréal.

Il y était depuis déjà deux jours lorsqu'un soir, entrant dans une taverne il vint s'asseoir tout près d'un marin étranger.

La conversation s'engagea.

Le marin aimait raconter ses exploits et les deux hommes causèrent jusqu'à la fermeture.

Puis, les deux hommes déambulèrent tranquillement sur le trottoir.

La rue était déserte. Les deux hommes marchaient lentement tout en causant.

Roland n'eût pas la chance de faire un geste tellement cela se passa vite.

Il entendit un bruit de course derrière lui. Comme il allait se retourner, il se sentit frapper fortement derrière la tête.

Il s'écrasa sur le pavé, mais il ne perdit pas connaissance.

Il raidit ses muscles et essaya de se relever.

Il frappa durement quelques-uns de ses assaillants et parvint à se remettre sur pieds.

Alors une furieuse bataille s'engagea. Roland remarqua avec surprise que ses assaillants n'étaient pas des hommes, mais des gamins de quinze ou seize ans.

Malgré sa force herculéenne, Roland sentit qu'il succomberait sous la masse.

Tout à coup, il se sentit frapper de nouveau derrière la tête. Il essaya de se retenir, mais ses jambes fléchirent et il tomba.

Alors il entendit vaguement une voix qui criait :

– Sauvez-vous, bande de petits gamins... allez ! allez !

Roland pensa que ce devait être un « policeman ».

– Pour une fois, pensa-t-il, la police est arrivée à temps.

Roland ouvrit les yeux et aperçut le marin se sauvant au coin de la rue. Il ne pouvait le blâmer.

Il sentit quelqu'un qui s'approchait :

– Êtes-vous correct ?... Pas trop blessé ?

Roland se frotta la tête.

– Non, pas trop.

Roland regarda l'homme. Ce n'était pas un constable. C'était un petit bout d'homme mesurant à peine cinq pieds. Il portait un habit brun et ses yeux brillaient étrangement.

– Je vais vous aider.

Il prit Roland par le bras et réussit à le remettre sur pieds.

– Il y a une pharmacie tout près, dit l'homme, venez, ils pourront vous panser.

L'homme soutint Roland par le bras et les deux hommes se dirigèrent vers la pharmacie du coin.

– Pouvez-vous me dire qui sont ces gamins ? demanda Roland.

– Une « gang de tough », répondit l'homme. Ils rôdent toujours aux alentours d'ici.

Le petit homme regarda Roland dans les yeux.

– C'est une erreur, dit-il.

– Ils vont s'apercevoir que ce ne sera pas une erreur, si jamais je les rencontre, fit Roland d'une voix dure.

Le petit homme reprit calmement :

– À votre place, j'oublierais tout... c'est une erreur, répéta-t-il.

Ils entrèrent dans la pharmacie.

Roland se regarda dans un miroir.

Il avait du sang dans la figure, sur la tête, même sa chemise en était tachée.

Le pharmacien s'empessa de lui faire un bandage sommaire autour de la tête.

— Vous êtes mieux de le conduire à l'hôpital, dit-il au petit homme.

— Très bien, fit le bon samaritain. Avez-vous quelque chose à boire ? Cela lui ferait du bien.

Le pharmacien revint avec un verre et il en fit avaler le contenu à Roland.

Ce dernier se sentit déjà mieux.

Le petit homme lui dit :

— Je vais vous conduire à l'hôpital, on ne sait jamais.

— Très bien, fit Roland.

Il sentait sa tête lourde.

Roland remarqua que son compagnon avait l'ongle d'un pouce tout peinturé en vert.

— Curieux, se dit-il, sans doute un efféminé...
curieux... très curieux.

Et il s'endormit.

II

Le lendemain, Roland Cardinal se présentait au bureau de la police provinciale.

On l'envoya devant Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides.

– Monsieur ? lui demanda Bélœil en le voyant entrer.

– Vous êtes Théo Bélœil ?

– Oui, c'est bien moi.

– J'ai été victime d'un attentat, hier soir.

– Ah, quel genre d'attentat ?

– Je vais vous raconter.

Et le jeune homme lui fit un récit détaillé de ce qui s'était passé la veille.

Bélœil l'écouta attentivement.

Lorsqu'il eut terminé, le chef de l'escouade des homicides lui dit :

— Nous avons tenté plusieurs fois de dénicher cette bande, mais nous n'avons jamais pu y parvenir.

Au bout de quelques secondes, Bélœil se leva brusquement.

— Venez avec moi.

— Où cela ?

— Chez le Domino Noir.

Il était environ onze heures de l'avant-midi lorsque les deux hommes se présentèrent au domicile d'Alain de Guise, le Domino Noir.

— Permets moi de te présenter monsieur Roland Cardinal.

— Enchanté, monsieur.

Le Domino lui serra la main.

Bélœil reprit :

— Monsieur Cardinal a quelque chose à te raconter qui t'intéressera sûrement.

— Ah.

— Oui, racontez-lui cela, Cardinal.

Roland reprit son récit.

– Vous vous êtes donc rendu à l'hôpital ?

– Oui. Là, ils m'ont examiné minutieusement, et on m'a permis de retourner chez moi. Le petit homme qui m'avait conduit à l'hôpital, appela un taxi et vint avec moi jusqu'à mon hôtel. Il ne cessait de me répéter que c'était une erreur. Il l'a dit tellement de fois que lorsque je me suis éveillé ce matin, j'étais persuadé que ce n'était pas une erreur.

– Je vous crois, dit le Domino.

– Mais pourquoi m'aurait-on attaqué ? Je n'avais pas d'argent... peut-être quelques dollars... c'est tout. Je n'ai pas l'air d'un type riche et le marin non plus.

– Ils étaient peut-être à la recherche de ce marin, fit Bélœil.

– Il s'est sauvé après la bataille ? demanda le Domino.

– Oui, et je ne peux l'en blâmer. Il a dû penser que je l'avais attiré dans un guet-apens.

– Et ceux qui vous ont attaqué ? C'étaient tous

des gamins ?

— Oui. J'ai souvent entendu parler de ces groupes de gamins. Mais, ordinairement, ces gamins n'attaquent jamais personne. Quelques fois, ils jouent des tours, volent les marchands, mais c'est tout. Mais hier soir, ils n'y allaient pas de mains mortes. Quelques coups de plus sur ma tête, et c'en était fait de moi. Cela serait certainement arrivé si ce drôle de petit homme n'était pas intervenu.

— Il semble donc que cet homme commandait ces jeunes gamins ? Il leur a dit de vous laisser et ils vont ont laissé ? Il ne s'est pas battu, il a commandé seulement ? demanda le Domino ?

— Justement.

— Vous n'aviez jamais vu cet homme auparavant, questionna Bélœil ?

— Non. Au début, je croyais que c'était un policier. Ensuite, je n'ai pas cherché à savoir qui il était. Ce matin, lorsque je me suis rappelé son insistance à me dire que c'était une erreur, j'ai commencé à le soupçonner d'avoir trempé dans

cette attaque.

– Pouvez-vous me le décrire, fit le Domino.

– Réellement, je ne peux pas, fit Roland après un effort de mémoire... je me rappelle cependant qu'il était très petit. Il mesurait environ cinq pieds.

– Ses habits ?

– Oui, je me rappelle, il portait un veston brun et un chapeau de même couleur. Ses yeux étaient très brillants et ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'il portait une sorte de cutex de couleur verte sur un de ses ongles.

– Quel ongle ?

– Le pouce de la main droite.

Le Domino réfléchit quelques secondes.

– Voilà un précieux indice.

– Qu'avez-vous l'intention de faire ? lui demanda Cardinal ?

– Me mettre à la poursuite de cette bande de vauriens.

– Puis-je vous aider ?

Le Domino regarda attentivement le jeune homme.

Après un court silence, il dit :

— Oui, vous pourriez m’être utile. Vous semblez fort, et je crois que la force des poings sera plus nécessaire que celle de la tête dans cette affaire.

— Que ferons-nous exactement ?

— Venez me voir ce soir, tous les deux. Nous dresserons un plan d’attaque.

— Vers quelle heure ?

— Mettons huit heures.

— Alors c’est entendu.

Bélœil et Cardinal se levèrent.

— Donc à ce soir.

— À ce soir.

En entrant à l’hôtel, Roland resta muet d’étonnement.

Dans le salon, il aperçut le marin qu’il avait rencontré la veille.

En entrant à l'hôtel, Roland resta muet d'étonnement.

— Savez-vous que des types de votre espèce mériteraient d'être fusillé ?

Roland le regarda hébété.

— Je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas ? Vous entamez une conversation avec moi, vous semblez me prendre en amitié, puis vous me tendez un guet-apens. Des types de votre espèce, eh bien voilà ce que j'en fais.

Le marin leva le bras.

Mais vif comme l'éclair, Roland l'arrêta à temps et le réduisit à l'impuissance.

Le marin rageait.

— Un instant, marin, vous faites complètement erreur, fit Roland d'une voix forte. Je ne suis pas ce que vous pensez.

— Bandit, dit le marin.

— Je vous dis que vous vous trompez ! Laissez-moi m'expliquer, que diable.

Il relâcha le marin.

Ce dernier le regarda d'un air méprisant.

– Expliquer quoi ?

Pour toute réponse, Roland lui montra la large coupure qu'il avait derrière la tête.

Le marin était confus.

– Je vous fais mes excuses... vous avouerez comme moi que les circonstances...

– Oui, oui, je sais.

Les deux hommes allèrent s'asseoir sur un canapé.

– Pourrais-je vous demander votre nom ? fit Roland.

– Certainement, Jack Fouloch.

– Roland Cardinal.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Après un court silence, Roland reprit :

– Êtes-vous à Métropole pour longtemps ?

– Une semaine, répondit le marin.

– Que faites-vous ce soir ?

- Rien de spécial.
- Vous allez venir avec moi.
- Où cela ?
- Chez le Domino Noir.
- Mais pourquoi aller chez le Domino Noir ?
- C'est lui qui s'occupe de notre affaire.
L'attaque d'hier soir. Il a besoin de nous et nous devons l'aider.
- Alors je suis bien prêt.
- Et je vous garantis que ces gamins ne l'emporteront pas en paradis si je mets la main dessus.

III

Il était environ quatre heures de l'après-midi, lorsqu'une vieille femme demanda à voir sans faute Théo Bélœil.

— C'est très très important... c'est bien effrayant.

— Votre nom, madame ? lui demanda la jeune secrétaire.

— Madame Paul Girouard.

— Un instant, madame.

La jeune fille fit passer la vieille femme dans le bureau du chef de l'escouade des homicides.

En entrant, madame Girouard ajusta ses lorgnons et examina Bélœil.

Bélœil approcha une chaise.

— Prenez sur vous, madame et dites-moi tout. D'abord, vous êtes madame ? ? ?

– Paul Girouard.

Bélœil inscrivit sur son nom sur une feuille.

– Racontez-moi tout madame.

– Je dois vous dire tout d'abord, commença la vieille que mon mari travaille pour la compagnie « Aéroplane Canadien ».

– Ensuite, madame.

– Hier, Paul est revenu à la maison vers trois heures, dans l'après-midi. Mais nous ne sommes pas sortis. Paul venait de terminer un travail très dangereux pour sa compagnie et nous avions décidé de fêter cela ensemble... Vous savez, monsieur, ces petits « partys » à deux.

– Je sais, je sais... mais venons-en au fait.

– Donc monsieur, nous avons veillé assez tard. Vers une heure, ce matin, nous avions décidé de nous mettre au lit lorsque, tout à coup, on sonna à la porte.

– Paul alla répondre. C'était un homme, mais nous ne le connaissions pas. Paul lui demanda :

– Monsieur ?

– Vous êtes bien monsieur Paul Girouard ?
– Oui monsieur.
– Je suis envoyé par la compagnie Aéroplane
Canadien, il faut que je vous parle
immédiatement.

Paul pensa alors qu'il y avait eu quelque chose
de défectueux dans le travail qu'il venait
d'accomplir. Alors, il invita l'homme à entrer.

Bélœil l'interrompit :

– Votre mari ne lui a pas demandé de
s'identifier ?

– Non, car le type lui-même lui a dit :

– Je vais vous montrer ma carte de
présentation de la compagnie.

Alors Paul lui a dit d'entrer et referma la porte
derrière lui. L'homme mit la main dans sa poche
mais, au lieu de sortir une carte ou une lettre, il
sortit une sorte de matraque et, avant que mon
mari ait pu faire un geste, il lui en donna un
violent coup sur la tête. Je me mis à crier, mais
l'homme se tourna vers moi.

– Peiné, me dit l'homme, mais je suis obligé de vous faire cela !

Et en disant cela, il m'assomma à mon tour. C'est tout ce que je me rappelle.

– Sur quelle rue demeurez-vous, madame ?

– Sur la rue Carbonneau.

Bélœil sursauta :

– Rue Carbonneau ?

– Oui.

C'était aussi sur cette rue-là que Roland Cardinal et son ami le marin s'étaient fait attaquer et à la même heure environ... drôle de coïncidence.

Madame Girouard avait repris son récit :

– Lorsque je suis revenue à moi, j'étais étendue sur mon lit, mais je ne pouvais pas remuer.

– Pourquoi ça ?

– Mes mains étaient solidement attachées à la tête du lit et mes pieds, au pied du lit. On m'avait mis un bâillon sur la bouche, et je ne pouvais

crier.

– Quelle heure était-il ?

– Oh, il était de bonne heure, les premiers passants commençaient à passer. Je voyais le soleil qui commençait à percer à l'horizon. Puis les minutes passèrent... puis les heures. Je ne pouvais me libérer de mes liens. Le téléphone sonna plusieurs fois, mais personne ne répondit. Je pensai que Paul devait être attaché comme moi, dans l'autre chambre.

– Vous n'avez pas de servante ?

– Non, pas depuis la guerre. Je croyais que j'allais mourir là, lorsque vers trois heures et demie ou quatre heures, je réussis à me libérer une main.

– Une dure expérience, fit Bélœil sympathique.

– Oui, je sais. Aussitôt que je me fus libérée, je courus à l'autre chambre. Paul n'était pas là. Je fouillai toute la maison. Mon mari est disparu. Je téléphonai à la compagnie, mais, comme vous devez vous en douter, on n'avait pas envoyé de

messager. Alors je suis venue vous voir.

– Est-ce qu'on vous a volé quelque chose, madame ? demanda Bélœil.

– Non, rien.

– Ah ?

– Je suis certain qu'il voulait enlever mon mari. Paul connaît beaucoup de secrets sur l'aviation. Il a examiné pratiquement toutes les dernières inventions du gouvernement canadien, non seulement pour l'aviation, mais aussi pour la marine et l'armée.

Bélœil se leva. Il semblait nerveux.

– C'est peut-être un cas important, pensa-t-il... un cas d'espionnage... non, je n'aime pas cela.

Il s'arrêta net devant madame Girouard.

– Pouvez-vous me donner une description de l'homme qui est venu sonner à votre porte hier ?

– C'était un petit homme.

– Ses vêtements ?

– Il portait un chapeau brun et des vêtements de même couleur. Il avait les yeux très brillants.

Bélœil était de plus en plus nerveux. Cette description lui semblait légèrement familière.

Madame Girouard reprit :

– Il y a autre chose aussi, que j'ai remarqué.

– Quoi donc ? Dites vite...

– Eh bien... il avait de la peinture verte sur l'ongle de son pouce droit.

– Dieu !

IV

À huit heures, le Domino était assis dans son fauteuil et attendait patiemment ses deux amis.

Tout à coup, on sonna à la porte.

Il alla répondre.

Le jeune homme entra, suivi du marin.

— Je vous ai amené un ami. Le marin d'hier soir.

— Tiens, Jack, fit Roland, je te présente le Domino Noir... le marin Jack Fouloch.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Je suis bien content de faire votre connaissance, monsieur, fit le marin.

— Moi de même.

Le Domino fit passer ses visiteurs au salon et les fit asseoir.

— J'ai décidé d'amener Jack avec moi, fit

Roland, pensant qu'il pouvait nous être d'un grand secours.

— Vous avez bien fait, il pourra certainement nous aider.

Le Domino se tourna vers le marin.

— Vous n'êtes pas blessé au moins ?

— Non, j'ai reçu quelques mauvais coups, mais je sais me défendre.

— Vous ne connaissez pas ceux qui vous ont attaqué ?

— Du tout. C'étaient des jeunes garçons de seize ou dix-sept ans.

Après un silence, il reprit :

— Comme monsieur Roland vous l'a dit, j'ai d'abord cru que c'était lui qui m'avait tendu un piège pour me voler. Vous savez, quand on part pour un congé de quelques jours, on a toujours de l'argent sur soi.

— On n'a pas touché à votre argent ?

— Non du tout. D'ailleurs, ces gamins n'en ont pas eu la chance. J'allais succomber sous les

coups, lorsque j'en tendis quelqu'un crier et les gamins lâchèrent tout à coup. J'ai pensé que c'était monsieur Roland qui leur avait donné un ordre. Sans perdre de temps, je pris mes jambes à mon cou et me sauvai. C'est tout.

On sonna de nouveau à la porte.

– Tiens, voilà notre ami Bélœil.

Le Domino alla répondre.

C'était bien lui.

Cardinal lui présenta le marin. Bélœil lui serra la main.

– Mes amis, commença-t-il aussitôt, il y a du nouveau.

– Ah, qu'est-ce que c'est ? fit le Domino.

– Tout d'abord, demanda Bélœil à Cardinal, à quelle heure vous a-t-on attaqués ?

– Aux alentours d'une heure. Peut-être un peu plus tard.

– C'est bien sur la rue Carbonneau.

– Mais oui.

— Eh bien, je vais vous raconter ce qui est arrivé à la même heure, sur la rue Carbonneau, à la demeure de Paul Girouard.

Et Bélœil leur répéta le récit que madame Girouard lui avait fait.

— Donc, conclut le Domino, nous avons affaire au même homme.

— Et de plus, dit Roland, nous sommes certains que c'est un bandit.

— Oui, fit Bélœil.

— Mais comment trouver cet homme ? questionna le marin.

— J'ai réfléchi et j'ai une solution, dit Bélœil.

— Moi aussi, fit le Domino.

— Alors, exposons-les et nous choisirons la meilleure des deux.

— Très bien.

*

La taverne Canadienne, où Cardinal et le marin s'étaient rencontrés, était plutôt un genre de club.

Il était environ dix heures, lorsqu'un gros homme à l'allure riche, portant une belle paire de gants et une belle canne, entra.

Rares sont les personnes qui auraient pu reconnaître sous ce déguisement, Théo Bélœil, le chef de l'escouade des homicides.

Bélœil alla s'asseoir à une table et commanda une bière.

Le gérant, un petit vieux qui répondait au nom de Bruno Pouliot, lui apporta sa commande.

Bélœil se mit à boire sa bière en silence.

Il n'y avait presque personne dans la taverne. La plupart des clients arrivaient, après onze heures.

Après avoir fini sa bière, Bélœil appela le gérant.

— Apportez-moi un scotch.

— Bien, monsieur.

Le gérant revint quelques secondes plus tard avec le verre.

Bélœil sortit sa pipe.

– Pourrais-je vous demander une allumette ?

– Certainement.

Le gérant mit la main dans sa poche et en sortit trois ou quatre.

Lentement, Bélœil retira son gant et se mit à charger sa pipe.

Tout à coup, il remarqua que le gérant était devenu légèrement pâle.

– Quelque chose ne va pas ? demanda Bélœil.

– Non, non... j'admire votre pipe... c'est une très belle pipe.

– Pourtant ce n'est qu'une pipe de \$2.00.

Mais ce n'était pas la pipe que le gérant regardait.

C'était la main de son client.

Bélœil avait l'ongle du pouce de la main droite recouvert de « cutex » vert.

Le gérant ramassa les verres sur les tables voisines.

— Vous êtes de Montréal, demanda-t-il à Bélœil ?

— Non, je viens d'en dehors de la ville.

— C'est curieux, fit le gérant, mais je croyais vous avoir déjà vu.

— Vous devez faire erreur. C'est la première fois que je viens ici.

Le gérant resta silencieux quelques secondes puis...

— Pourtant, je croyais.

— Vous vous trompiez.

Nouveau silence.

Bélœil le rompit.

— Vous n'avez pas beaucoup de clients ?

— Il en arrivera un peu plus tard.

Puis se dirigeant vers la porte qui menait dans la pièce arrière :

— Excusez-moi, mais je dois parler à une de

mes servantes.

— Allez, allez, cher monsieur, ne vous gênez pas.

Le gérant alla s'enfermer dans la pièce arrière.

Il décrocha l'appareil téléphonique et signala un numéro.

Il parla quelques secondes à voix basse puis il raccrocha.

Lorsqu'il revint dans la grande salle, Bélœil était debout et se préparait à partir.

— Une minute, monsieur.

Bélœil le regarda, surpris :

— Vous n'êtes pas pressé ?

— Non, pourquoi ?

— Vu que vous êtes un nouveau client, j'aimerais moi-même vous payer une consommation.

— Ah, c'est une bonne idée. Vous faites cela à tous vos nouveaux clients ?

— Non pas à tous. À ceux qui ont l'air

respectable, comme vous.

— Merci bien.

Bélœil toussa légèrement.

— Je vais aller vous préparer cela.

Il se dirigea vers le comptoir.

Aussitôt qu'il se fut éloigné, Bélœil murmura tout bas.

— Tiens, tiens, je crois que notre ami a mordu à l'hameçon.

Le gérant revint quelques secondes plus tard avec un grand verre rempli de scotch.

— Tenez, voilà monsieur.

— Vous en avez mis, remarqua Bélœil.

— Je ne regarde en rien.

— Mais ce sera trop fort, apportez-moi un peu d'eau.

— Bien, monsieur.

Le gérant alla lui chercher un verre d'eau.

— Comme ça, ce sera meilleur.

Et Bélœil se mit à déguster son breuvage.

D'autres clients venaient d'entrer.

— Vous m'excuserez, mais je vais aller leur répondre.

— Allez, et merci bien.

— Ça me fait plaisir.

Et le gérant se dirigea vers une autre table.

Bélœil but son breuvage en prenant son temps.

Il regardait autour de lui et observait tout ce qui se passait.

Cependant, il ne remarqua rien d'anormal.

— Pourtant, mon ongle a semblé l'intéresser.

Bélœil commençait à se décourager du succès de son entreprise, lorsque, tout à coup, la porte s'ouvrit et un gamin d'environ dix-huit ans entra.

Il semblait nerveux.

Le garçon se dirigea vers le gérant.

Ce dernier lui montra Bélœil du doigt.

Sans hésiter, le garçon vint s'asseoir à la table de Théo.

— Bonsoir.

– Bonsoir, répondit Bélœil.

– Vous vouliez me voir ?

– Je suis heureux d'avoir de la compagnie.

– Vous ne comprenez pas.

Bélœil regarda le gamin, surpris :

– Comment cela ?

– Je veux dire, vous voulez me voir, par affaire ?

– Vrai ?

– Mais oui.

Et le gamin lui montra sa main.

Son ongle, le pouce droit, était vert.

– Vous comprenez ?

– Oui, fit Bélœil.

– Que me voulez-vous ?

– Je vais vous le dire...

Bélœil regarda autour de lui.

– Il commence à y avoir beaucoup de monde.

– Et puis ?

– Nous ferions peut-être mieux de ne pas parler ici.

– Peut-être.

– Où irons-nous ?

– Vous allez me suivre, dit le gamin. Je vais vous emmener là où vous pourrez parler tranquille.

– Très bien.

Le gamin se mit à rire cyniquement.

Bélœil prit ses gants et sa canne et se leva.

Il suivit le gamin qui sortit de la taverne et se mit à descendre la rue.

– Où allons-nous ? lui demanda-t-il.

Le gamin ne répondit pas.

– Est-ce loin ? demanda encore Bélœil.

– Non, une couple de coins de rues.

Puis Bélœil questionna à nouveau.

– Vous avez un étrange système de communication.

– Vous auriez dû enlever votre gant plutôt.

Et le gamin se mit de nouveau à rire.

Bélœil le regarda curieusement.

Il y avait quelque chose de mystérieux dans ce rire. Quelque chose de pas naturel. Le garçon avait les traits tirés. Il parlait d'une voix rauque.

— On dirait d'un malade, remarqua Bélœil en lui-même.

Ils tournèrent sur une petite rue transversale et entrèrent dans une sorte de club.

C'était encore plus malpropre que la taverne Canadienne.

Il y avait une dizaine d'hommes à l'allure louche, installés à la barre.

Ils ne prêtèrent aucune attention aux deux nouveaux arrivants.

D'ailleurs, le gamin emmena Bélœil à l'arrière de l'établissement où il y avait une petite porte.

Ils entrèrent dans une sorte de petite chambre.

Cette chambre était remplie de chaises et de tables brisées. Il y avait une autre porte au bout de cet appartement.

Le gamin l'ouvrit.

Il faisait très noir derrière cette porte.

— Attention, recommanda-t-il, nous descendons un escalier... il fait noir, attention aux marches.

Bélœil descendit à la suite du jeune garçon.

Il entendait un bruit de voix venant d'en bas.

Bélœil mit la main dans la poche de son paletot.

Il resta muet d'étonnement.

Lorsqu'il avait quitté la taverne Canadienne, il s'était assuré que son revolver était toujours là ; maintenant, son revolver était disparu.

Le garçon devant lui s'arrêta tout à coup.

Il y avait une autre porte.

Il frappa plusieurs petits coups... une sorte de signal.

La porte s'ouvrit et Bélœil aperçut une grande salle faiblement éclairée. Le bruit des voix était plus clair.

Le garçon, qui l'avait conduit, s'avança dans l'encadrure de la porte et imposa le silence.

— Silence, les amis. J'ai ici quelqu'un qui veut parler au « boss ».

Il regarda Bélœil.

Ce dernier s'aperçut que sa figure était jeune et que ses yeux étaient étrangement brillants.

À ce moment précis, il devina la vérité.

— La dope ! Ces gamins sont dopés.

Il était cependant trop tard pour retourner.

Bélœil s'avança vers la porte.

Il sentit quelque chose de dur s'appuyer sur son dos.

— Mon revolver sans doute, se dit-il.

Il jeta un coup d'œil dans l'appartement.

C'était une très grande salle. Dans un coin, il y avait une quarantaine de chaises, toutes en ordre et bien placées. Mais il n'y avait personne sur ces chaises.

Mais tout près de la porte, se trouvaient une

vingtaine de gamins, l'air perdu, le teint cadavérique, et une dizaine de jeunes filles de seize ou dix-sept ans, les cheveux en désordre, le vice peint sur leurs traits.

Toutes ces jeunes figures le regardaient étrangement.

— Pauvres malades, se dit Bélœil.

Le gamin qui l'avait amené jusque là le poussa légèrement.

— Allons, avancez, monsieur.

Et Bélœil sentait le revolver dans son dos.

Alors, il se décida à pénétrer dans l'appartement.

Il entendit la porte se refermer derrière lui et, au même moment, les enfants se ruèrent vers lui en poussant des cris déchaînés.

Quelqu'un lui arracha son paletot.

Mais une voix retentit.

C'était celle de celui qui semblait les commander, le gamin que Bélœil connaissait déjà.

– Silence ! Silence !

Il se tenait debout dans les marches et se trouvait ainsi à surplomber les autres.

– Un instant. Il faut être très poli envers ce monsieur très cher, car il possède un ongle vert.

Les enfants se mirent à rire et à pousser d'autres cris frénétiques ; ils bousculèrent de nouveau Bélœil et l'amènerent jusqu'au centre de la salle.

Le gamin prit de nouveau la parole.

– Traitez-le bien, les jeunes... vous voyez, il essayait de nous espionner... oui, de rentrer en contact avec nous.

Quelqu'un enleva le chapeau de sur la tête de Bélœil.

Un autre lui envoya un coup de poing dans l'estomac.

– Donnez-vous en à cœur joie, commanda celui qui semblait le chef des gamins, régalez-vous, mais attention, ne le tuez pas, car je suis certain que le « boss » aimerait le questionner. Alors, donnez-y, mais attention.

De nouveaux cris hystériques accueillirent les paroles du jeune homme.

Tous sautèrent sur Bélœil, filles et garçons.

En un rien de temps, presque tous ses habits étaient en lambeaux.

Mais que pouvait faire Bélœil contre ce groupe d'enfants ?

Une poussée dans le dos le fit tomber à quatre pattes. On l'aida à se remettre sur pieds et les enfants recommencèrent à s'amuser.

Oui, s'amuser, car c'était vraiment un jeu pour eux.

Ils le poussaient contre la muraille et, à chaque fois, Bélœil se frappait durement à terre.

De nouveau, il tomba.

Une jeune fille lui envoya un coup de pied dans le visage ; une autre lui écrasait la tête.

Un autre coup de pied lui fendit une lèvre.

Les filles étaient aussi folles que les garçons.

À force de coups de pied et de coups de poing, il fut poussé jusqu'au fond de la salle.

Bélœil essaya de se relever, mais une jeune fille d'au plus quatorze ans, lui décrocha un coup de pied sous le menton et le détective tomba de nouveau à la renverse.

La jeune fille se mit à rire comme une folle.

Mais non contents, les enfants relevèrent de nouveau Bélœil, la figure ensanglantée.

Alors, pour la première fois, Bélœil s'aperçut qu'il y avait un autre adulte dans cette salle.

Un autre homme se trouvait assis sur le plancher. Sa chemise était en lambeaux, son dos était lacéré de coups et sa figure était tachée de sang. L'un de ses yeux était complètement sorti de son orbite, mais Bélœil s'aperçut qu'il était encore vivant.

Les enfants forcèrent Bélœil à prendre place aux côtés de l'autre prisonnier.

Puis, il sentit qu'on lui liait les mains derrière le dos.

Tout à coup, l'autre prisonnier se mit à rire, un rire de fou.

Une jeune fille se mit à lui cracher dans la

figure en criant :

– Ferme ta gueule... vieux singe...

Tout à coup Bélœil se souvint.

– Mais oui, se dit-il, ce prisonnier... ce doit être Paul Girouard.

V

Le Domino était à son appartement en compagnie de Roland Cardinal et du marin.

— Je ne sais pas si monsieur Bélœil va réussir ? fit Roland.

— Le temps passe, remarqua le marin.

Le Domino regarda sa montre.

— Il est minuit moins quart. Si à minuit, nous n'avons pas eu de ses nouvelles, nous entrerons en action.

— Tous les trois ?

— Oui, car j'aurai certainement besoin de vous.

Les minutes s'écoulèrent.

À minuit, exactement, le Domino Noir se leva.

— Minuit ! dit-il..

— Bélœil n'est pas revenu.

— Allons, venez.

Et il sortit, suivi des deux hommes.

Le petit groupe se dirigea vers la taverne « Canadienne ».

Arrivés devant la porte, le Domino se retourna vers le marin.

— Reste ici, dit-il, et surveille les alentours. S'il y a quelque chose d'anormal, appelle-nous. Tout à l'heure, je viendrai te chercher.

— Très bien.

Roland Cardinal et le Domino entrèrent et allèrent prendre place à une table.

— Deux bières, commanda le Domino.

Le gérant leur apporta leur commande.

Le temps passait, il était minuit et trente.

— Il ferme à une heure, demanda le Domino.

— Oui, répondit Roland.

— Eh bien, nous allons attendre la fermeture.

Le Domino commanda deux autres bières.

La salle commençait à se vider petit à petit.

Le temps s'écoulait.

Une heure moins quart... puis moins dix... puis moins cinq.

Le gérant commençait à faire signe aux clients de sortir. Bientôt, il ne resta plus dans la taverne que le gérant, le Domino et Roland Cardinal.

Le gérant s'approcha de leur table.

– Je vous ai fait signe messieurs que nous fermions.

– Nous voulons d'autre bière, fit le Domino d'une voix rauque.

– Je regrette, mais je vous ai dit que nous étions fermés. Il passe une heure.

– Je veux de la chartreuse verte... vous comprenez, et avec un morceau de glace et une bière pour mon ami, reprit le Domino.

– Non, fit Roland, pas une bouteille... il en faut deux, deux bières.

– C'est vrai, dit le Domino, j'oubliais.

Lentement, il se leva et alla ouvrir la porte.

Un autre homme entra, c'était le marin.

— Jack, ferme la porte, recommanda le Domino, barre-la.

Le gérant s'avança :

— Écoutez l'ami, qui croyez-vous donc être ? Le premier ministre ?

— Ce n'est pas la question, dit Roland, nous voulons boire. Allons, va nous préparer ça, vite, mon beau chéri.

Le gérant semblait hésiter.

Il regarda Roland et voyant sa grandeur et son corps d'athlète.

— C'est très bien, déclara-t-il. Deux bières et un verre de chartreuse, mais c'est la dernière fois.

— Ça dépend, dit le Domino.

— Ça dépend de quoi ?

— Ça dépend, c'est tout. Et puis, n'oublie pas la glace, ami.

Le gérant, se voyant vaincu, se dirigea vers le bar et alla chercher la commande des trois hommes.

Quelques secondes plus tard, il leur apportait

chacun leur liqueur.

Roland regarda le verre du Domino.

– Vert. C'est une belle couleur.

– J'adore ça, fit le Domino. J'aime cela surtout dans les liqueurs, mais je n'aime pas le vert sur les ongles.

Et il regardait le gérant fixement.

– Aimez-vous le vert sur les ongles, l'ami ?

Le gérant leva les épaules.

– Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

Tout ce que je veux, c'est que vous finissiez vos breuvages le plus tôt possible. Je dois fermer mon établissement.

– Mais c'est fermé, chéri, dit Roland. Ceci, c'est une petite fête.

– Quel est ton nom, mon ami ?

– Bruno Pouliot.

Le Domino reprit :

– As-tu entendu parler du Domino Noir ?

Le gérant resta surpris.

– Je lis les journaux.

Roland se mit à rire.

– Je gage que cet imbécile ne sait pas lire.

– Je suis de ton avis, fit le Domino.

– Mais il différencie les couleurs.

– Oh oui, surtout quand il s'agit d'une couleur sur les ongles, répondit le Domino en souriant.

Puis se penchant vers le gérant, le Domino reprit :

– Où l'ont-ils emmené ?

Le gérant le regarda surpris.

– Mais monsieur...

Le Domino lui serra le bras.

– Pouliot, vous n'avez pas l'air bien intelligent, je l'admets. Je vais essayer de vous mettre cela le plus clair possible. Il est venu un monsieur, ici, vers huit heures. Il avait un ongle, celui du pouce droit, peinturé en vert. Nous avions rendez-vous avec lui à minuit, mais il n'est pas venu. Nous voulons savoir où il est. C'est clair maintenant ?

– Mais monsieur !

Le gérant était vraiment embarrassé.

– Je ne sais pas de qui vous voulez parler.

– Tout d'abord, cet homme est-il venu ici ?

Après une courte hésitation, le gérant répondit.

– Oui, je me souviens d'avoir vu un homme avec le pouce peinturluré en vert.

– C'était un gros homme, assez court, et il avait une canne ?

– Oui, oui, il est venu vers neuf heures et demie je crois. Il a dû partir juste avant onze heures, c'est à dire avant que les clients trop nombreux arrivent.

– Enfin, vous savez quelque chose, fit le Domino. Maintenant, pouvez-vous me dire s'il est sorti seul d'ici ?

– Attendez que je me rappelle.

– Allons faites vite, dit le Domino.

– Je me souviens, dit tout à coup le gérant, non, il n'est parti seul. Il est sorti avec un autre.

– Et qui était cet autre ?

– Mais, je ne sais pas.

Le Domino semblait perdre patience.

– Où sont-ils allés ?

Le gérant répondit d'une voix coléreuse :

– Écoutez l'ami, je suis gérant du club ici, et je n'ai pas le temps de suivre chaque client pour savoir où ils vont en sortant d'ici. Comment voulez-vous que je sache où ces deux-là sont allés ?

– C'est regrettable pour vous, cher monsieur, mais moi je suis certain que vous savez quelque chose, vous comprenez, mais vous ne voulez rien dire. Tu as dit tout à l'heure que tu avais entendu parler du Domino Noir.

Le gérant s'avança le corps par dessus le comptoir.

– Je vous dis que je ne sais rien à propos de votre ami, et fichez-moi la paix. Vous entendez et sortez d'ici ou sinon j'appelle la police.

– La police ?

Les trois hommes se mirent à rire.

— Appelez-la, dit le Domino, mais je crois qu'ils t'emmèneront avant nous.

Le gérant resta silencieux.

Le Domino prit une autre gorgée de sa liqueur puis il reprit :

— Tu m'as dit que tu savais lire ?

Le gérant fit signe que oui.

— Alors tu as sans doute lu les traditions des peuples chinois ?

Le gérant le regarda surpris.

Le Domino reprit :

— Tu vois mon ami le marin ?

— Oui.

— Eh bien, il a passé plusieurs années en Chine. Il a étudié.

— Ah !

— Tu ne sais pas quoi ?

— Non.

— Les supplices des Chinois. Tu sais que les

Chinois sont des maîtres pour inventer toutes sortes de supplices ?

Le gérant blêmit.

– Mon ami aime ces genres de supplices. Il aime surtout les essayer sur quelqu'un... sur quelqu'un comme vous par exemple.... mais je suis sûr que vous n'aimeriez pas ça, n'est-ce pas, Pouliot ? Vous êtes un être beaucoup plus raisonnable.

Le gérant bégaya :

– Mais... monsieur...

Le marin s'approcha :

– Mes mains me démangent, dit-il... monsieur ne veut rien dire... allons, monsieur...

Le gérant ne répondait pas.

– Qu'en dites-vous maître, fit le marin en se tournant, du côté du Domino.

– Vas-y Jack.

En un bond, le marin bondit sur le comptoir. D'un autre bond il tomba derrière le gérant.

Il lui saisit les deux bras et les lui ramena derrière le dos.

Le gérant cria :

– Non, non, arrêtez, je vais parler... ne me faites rien.

Le marin lâcha son homme.

– Allons, fit le Domino, faites vite. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Le Domino pourra-t-il sauver Bélœil et Paul Girouard.

Le gérant parlera-t-il ?

VI

Bélœil était toujours prisonnier.

Il était là depuis plusieurs heures, les mains et les pieds solidement attachés. Il avait soif et il avait faim.

Les enfants étaient toujours autour de lui.

À chaque fois que Bélœil faisait un effort pour se délier les poignets il sentait la corde lui enfoncer plus profondément dans les chairs.

Et les gamins continuaient toujours à l'injurier. Les filles lui crachaient dans la figure, d'autres le gifflaient de temps à autre.

Girouard couché près de lui était maintenant inconscient.

Tous ces enfants semblaient fous.

La drogue jetait une odeur âcre qui prenait au cœur.

Dans un coin une jeune fille et un garçon fumaient des cigarettes d'opium.

Un jeune garçon assis devant Bélœil, le guettait revolver en main.

Au bout de quelque temps, un autre venait prendre sa place.

Bélœil ne savait pas du tout quelle heure il pouvait être, mais cependant il se doutait qu'il devait être près du matin.

Sa montre-bracelet lui avait été enlevée et un gamin avait sauté dessus jusqu'à ce qu'elle fut réduite en poussière.

Tout à coup, l'un des gamins alla réveiller les garçons et les filles qui dormaient étendus dans un coin.

— Vite levez-vous !

Tous obéirent.

Un silence général régna dans la salle.

Bélœil entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

— Bonjours tous, fit une voix calme et grave.

Les gamins semblaient émotionnés, ils allèrent prendre leur place sur les chaises qui étaient placées en ordre à l'autre bout de la salle.

Bélœil entendit un bruit de pas.

Tout à coup, il aperçut un homme qui venait d'entrer.

C'était un tout petit homme. Il était tout habillé de brun. Chapeau, soulier et habit. Ses yeux brillaient comme des lumières.

– L'effet de la drogue, se dit Bélœil.

L'homme s'avança et jeta un coup d'œil sur Girouard.

Ce dernier respirait difficilement.

Le sang coulait de ses poignets fendus par les cordes.

Sans attacher aucune importance l'homme se tourna du côté de Bélœil.

Il le regarda avec mépris.

– Vous voyez ce qu'il vous en coûte quand on ne se mêle pas de ses affaires.

– Au contraire, dit calmement Bélœil, les

types de ton espèce m'intéressent grandement. J'ai toujours aimé m'occuper des gens qui entraînent les enfants dans les bas-fonds.

— Tiens, tiens, fit l'ongle vert en souriant, tu es un défenseur de l'humanité ?

— Non, pas directement.

— Vous m'attendiez ?

— Oui, je savais que tu viendrais, dit Bélœil.

L'homme sortit son porte-cigarettes et en tira une.

Bélœil remarqua que son pouce droit avait l'ongle peinturé de vert.

L'homme reprit :

— Malheureusement, je ne sais pas qui vous êtes. Vous n'avez pas de carte d'identification.

— J'espère que vous ne vous attendez pas à ce que je vous le dise ?

— Oh non, ce serait trop vous demander.

L'homme fuma quelques instants en silence, puis reprit :

- Tu as commis une grave erreur, l'ami.
- Ah !
- La même erreur que ces gens de la police.
- Comment cela ?
- Tu as recherché toute une bande, mais il n'y a pas de bande. Je peux bien te dire cela, car je suis persuadé que tu ne sortiras pas d'ici vivant.

Bélœil ne répondit pas.

- Tu sais, je suis le seul homme à avoir un ongle vert, voilà ton erreur. Je suis le seul adulte de toute la bande.

Bélœil répondit :

- Je le sais maintenant. Ces enfants sont sous tes ordres et tu leur donnes de la drogue. Ils t'obéissent en toutes lettres.

- Justement. Tu es assez clairvoyant. Quand le gérant de la taverne « Canadienne » a vu que tu avais un ongle vert, il s'est immédiatement douté de quelque chose.

– Cet homme est un de tes amis ?

– Oui. Il a donc téléphoné ici. Ça n'a pas été

long. Tu es tombé dans le piège que tu avais toi-même dressé.

Au bout de silence, Bélœil reprit ;

– À quoi voulez-vous en venir ? Que voulez-vous faire de moi ?

– Tant qu'à toi, je m'en fous. Je vais me débarrasser de ta futile présence en peu de temps.

Les enfants se mirent à rire.

– Tu vois, ils n'attendent que cela, ils aimeraient te déchirer... te mettre en morceaux, n'est-ce pas les jeunes... vous le tuerez et ensuite, je vous donnerai de bonnes petites pilules.

Tous approuvèrent par des cris.

– Une petite pilule à chacun les rend plus heureux que n'importe quel jouet ou n'importe quelle sucrerie. Et puis, ils m'aident beaucoup. Sans eux, je ne sais pas ce que je ferais. Tu dis que je suis un bandit, au contraire, je suis un bienfaiteur pour ces chers petits enfants. Ces enfants ont tout appris avec moi. Ils m'aiment plus que leurs parents.

L'Ongle Vert se tourna vers les enfants :

– Je vous le laisse encore une heure.

Un cri de joie accueillit ces paroles.

– Silence !

– Je reviendrai dans une heure. Si ce gros ventru ne veut pas parler, je vous le laisserai et vous en ferez ce que vous voudrez.

Le Domino arrivera-t-il à temps pour sauver Bélœil ?

VII

Le gérant de la taverne Canadienne s'approcha des trois hommes.

Il prit une feuille et un crayon et se mit à tracer des traits.

— Tenez, vous suivrez ces indications. Cette barre-ci, c'est une rue, suivez-la jusqu'à l'autre rue.

— Ensuite ?

— Là, vous tournez à gauche.

— À gauche ?

Et le Domino regardait attentivement le dessein que l'homme lui faisait.

— Là, reprit le gérant, vous verrez l'annonce d'un club. Vous entrerez comme vous le pourrez, car il doit être fermé, à l'heure qu'il est. Au fond de la salle principale du club, vous verrez une porte, vous entrerez dans cet appartement. Là, il y

a une autre porte donnant dans un escalier. C'est probablement au bas de cet escalier que se trouve votre ami.

— Je vous remercie de vos renseignements.

Le Domino se leva et fit un signe à ses deux compagnons.

— Allons, venez !

Le Domino sortit suivi de Cardinal et du marin. Ils suivirent le trajet que leur avait tracé le gérant. Ils avaient fait quelques pas lorsque le Domino se retourna :

— Dieu que je suis bête !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le téléphone !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le gérant peut les avertir.

Le marin sans dire un mot, grimpa dans un poteau.

Il sortit un long couteau de sa poche et quelques secondes plus tard, les fils téléphoniques gisaient dans la rue.

— Merci, dit le Domino, tu nous sauves peut-être la vie.

Le Domino avait raison, car au même moment, le gérant de la taverne essayait de se mettre en communication avec l’Ongle Vert.

Il commençait à peine à signaler lorsque la communication fut coupée subitement.

Le marin avait agit juste à temps.

Le Domino et ses deux amis continuèrent leur marche.

Quelques secondes plus tard, ils arrivaient devant la porte du club.

Comme l’avait si bien dit le gérant le club était fermé, mais cela n’arrêtait pas le Domino.

Il mit la main dans sa poche et sortit un passe-partout.

Quelques secondes plus tard, la porte s’ouvrait sans le moindre bruit.

En évitant de faire craquer le plancher les trois hommes avancèrent lentement. Ils se dirigèrent vers la porte du fond.

Cette dernière n'était pas fermée à clef. Le Domino l'ouvrit sans difficulté.

– Écoutez ! dit Roland.

On entendait des cris d'enfants.

– Le gérant ne nous a pas trompés, fit le Domino.

Ils s'approchèrent de la porte de la cave.

– Vous êtes armés ? demanda le Domino.

– J'ai un revolver et un couteau, dit le marin.

– Je ne suis pas armé, dit Roland.

Le Domino sortit un revolver de sa poche et le remit au jeune homme.

– Tenez, prenez celui-ci, j'en ai un autre.

– Merci.

– Alors, attention, on y va.

Lentement, le Domino ouvrit la porte et s'avança dans l'escalier l'arme au poing.

Les cris continuaient toujours en bas.

– Tant mieux, dit le Domino, ils ne nous entendront pas.

— Il y a une porte au bas de l'escalier, dit le marin.

— Nous n'avons pas le temps d'essayer de l'ouvrir, fit le Domino.

— Laissez-moi faire, fit Roland, je vais l'enfoncer et ce ne sera pas long.

Il passa devant le Domino.

Ils étaient rendus au bas de l'escalier.

Roland se recula de quelques pas et fonça sur la porte.

Du premier coup, elle vola en éclats.

Roland tomba presque au milieu de la pièce, les enfants vinrent pour se précipiter sur lui mais déjà le Domino et Jack le marin debout dans l'encadrure de la porte se mirent à crier :

— Arrêtez !

Tous les enfants se tournèrent de leur côté.

Le Domino prit les choses en mains :

— Le premier d'entre vous qui bouge, sera abattu d'une balle de revolver, compris ? Et sachez que je ne badine pas.

Le Domino jeta un coup d'œil sur la salle et aperçut les rangées de chaises.

— Allez tous vous asseoir là, leur dit le Domino.

Les enfants obéirent en grognant.

— Et pas un mot, vous entendez !

Le Domino s'avança dans la salle. Il aperçut Bélœil presque sans connaissance dans un coin.

— Surveille les jeunes dit-il à Roland.

Et le Domino se précipita vers son ami.

Ce dernier n'était guère beau à voir. Il avait la figure ensanglantée, un œil presque fermé et il lui manquait plus d'une dent.

— Mon pauvre Théo, dit le Domino, on t'a magané !

En un rien de temps, il défit ses liens.

Le chef de l'escouade des homicides eut de la peine à se remettre sur pieds.

— Ces enfants sont de véritables diables, dit-il.

— La drogue, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Bélœil... mais Girouard...

– Girouard ? Où est-il ?

Bélœil désigna une forme immobile dans un coin.

Le Domino se précipita.

Le pauvre homme était toujours sans connaissance.

Le Domino lui délia ses mains et ses pieds et se mit à le frictionner vigoureusement. Au bout de quelques secondes, le pauvre homme commença à revenir à lui.

Tout à coup, il s'écria :

– Non, non, je ne dirai rien. Laissez-moi.

– Monsieur Girouard, dit le Domino, nous sommes des amis. N'ayez point crainte vous êtes sauvé.

L'homme ouvrit des grands yeux.

– Je suis sauvé ?... sauvé !

Il se mit à rire légèrement et retomba sans connaissance.

Bélœil s'était approché du Domino.

– L'homme aux ongles verts, il doit revenir.

– Quand ?

– Dans un quart d'heure environ.

– Eh bien, nous allons l'attendre.

Et le Domino sourit cyniquement.

Le Domino s'approcha du groupe d'enfants.

– Qui est le chef d'entre vous ?

Aucun ne répondit.

Bélœil en désigna un du doigt.

– Je crois que c'est lui. C'est le garçon qui m'a emmené ici.

Le Domino fit un geste.

– Avance toi.

Le gamin se leva tout tremblant.

– Quel âge as-tu ?

Le garçon se redressa fièrement.

– J'ai dix-neuf ans.

Le Domino regarda étrangement autour de lui.

— Et ces jeunes filles là-bas, quel âge ont-elles ?

— La plus vieille vient d'avoir dix-huit ans. Après un court silence, le Domino reprit :

— Ton chef il doit revenir ?

— L'Ongle Vert ?

— Oui.

— Bientôt. Il doit nous apporter des pilules... des pilules... ah, ah, ah !

Il se mit à rire et tous les autres avec lui.

— Retourne t'asseoir.

Le jeune homme retourna à sa place.

Le Domino s'adressa à tout le groupe.

— Mes enfants, leur dit-il, il ne faut pas avoir peur. Nous vous ferons aucun mal. Tout ce que nous voulons, c'est votre bien.

Les enfants regardaient cet homme avec des grands yeux. Le Domino leur parlait doucement.

— Le plus vieux d'entre vous a dix-neuf ans, dit-il. Le plus jeune... j'aime mieux ne pas le

savoir. Votre chef, l'homme aux ongles verts, c'est un bandit de la pire espèce.

– Non, non, crièrent les enfants.

– Oh je sais, pour vous, c'est un dieu. Il vous donne des pilules... il vous tue avec ces pilules-là. Combien d'entre vous êtes capables de faire quelque chose par vous-mêmes ? Aucun probablement.

Après une pause, le Domino reprit :

– Plusieurs d'entre vous doivent avoir des parents. Des papas, des mamans, des petits frères et des petites sœurs. Eh bien cet homme les a tués. Il a tué votre bonne maman en la faisant mourir de chagrin, il a tué votre papa qui a travaillé longtemps pour faire de vous un homme.

Les enfants ne disaient pas un mot. Ils écoutaient attentivement.

– D'autres, vous n'avez pas connu cela un papa, une maman. Mais vous en avez tous eus. Croyez-vous que ces papas et ces mamans qui sont maintenant rendus au ciel sont heureux de voir ce que vous faites ? Croyez-vous qu'ils ne

pleurent pas ?

Le Domino s'avança vers eux menaçant.

– Si vous ne changez pas de vie, un jour, vous paierez cher ce que vous faites. L'homme à l'Ongle Vert vous a empoisonnés.

– Ce n'est pas vrai, cria un enfant.

– Oui, c'est vrai, la preuve, c'est que vous êtes un esclave de ces pilules. Vous ne pouvez arrêter d'en prendre.

Les enfants demeuraient silencieux.

Tout à coup, celui qu'on appelait Bill se leva :

– Monsieur a raison, cria-t-il.

Le Domino resta saisi d'étonnement.

– Cet homme a tué en nous quelque chose, je le sens. Monsieur tout à l'heure a parlé de ma maman. Quand j'étais petit, je l'aimais beaucoup ma maman.

L'enfant avait les larmes aux yeux.

– Et pourtant, maman est morte il y a trois semaines et je n'ai pas été la voir. Je ne l'aimais plus... et avant cela, avant que je rencontre

l’Ongle Vert, j’étais heureux à la maison. Si vous voulez faire comme moi, au lieu de battre ce monsieur, nous battrons l’ongle Vert lorsqu’il entrera tout à l’heure.

Au mot de bataille, les enfants se mirent à crier.

— Battre n’importe qui, fit Bélœil, cela n’a pas d’importance, ils battraient leurs parents si on leur disait.

Le Domino se retourna vers les enfants.

— Retournez à vos places et ne dites pas un mot. Votre chef sera ici dans quelques minutes.

Le Domino aidé du marin transportèrent Paul Girouard sur une chaise et essayèrent de le ramener.

Tout à coup, le Domino se retourna.

Il venait d’entendre un bruit de pas.

— Pas un mot.

Le Domino s’approcha de la porte, le revolver au poing. Tous attendaient avec impatience.

La poignée de la porte tourna et lentement la

porte s'ouvrit.

Un enfant cria :

– Chef attention.

Mais il était trop tard.

Le Domino était déjà devant lui, revolver au poing.

– Fouille-le ordonna le Domino au marin.

Le marin enleva les armes à l'Ongle Vert.

– Avancez ici, ordonna le Domino.

Le bandit avança au milieu de la place.

– Tes beaux jours sont finis, dit le Domino.

Quel est ton nom ?

– Smith, répondit l'Ongle Vert.

– Probablement un nom d'emprunt.

Le Domino fit un signe à Bélœil.

Ce dernier sortit de l'appartement, monta l'escalier et alla au téléphone du club.

– Allô, ici Théo Bélœil, voulez-vous envoyer deux patrouilles.

– Oui chef.

— Nous avons une quarantaine d'hommes à recueillir.

— Très bien.

Bélœil redescendit dans le sous-sol.

— Ce ne sera pas long, la police sera ici dans un instant.

Smith, l'Ongle Vert, murmura d'une voix sombre :

— La police !

— Oui, pour vous et pour vos petits amis, fit le Domino.

L'homme était devenu très pâle.

— Mais... qui êtes-vous donc ?

— Le Domino Noir !

— Quoi ? Le Domino Noir ?

— Parfaitement.

Le marin s'approcha :

— Monsieur Girouard vient de reprendre connaissance.

Le Domino s'approcha du pauvre homme.

Girouard lui tendit la main.

– Merci, merci.

– Ce n'est rien, dit le Domino.

Après une courte pause, il demanda :

– Cet homme, l'ongle Vert, que vous voulait-il ?

– Il voulait savoir... des secrets... sur avion...

– Très bien, ne parlez pas trop. C'est tout ce que je voulais savoir.

Le Domino retourna auprès de Bélœil.

– C'est bien ce que nous pensions.

– Quoi ?

– C'est un espion.

– Ah !

– Oui, il a essayé d'arracher un secret à Girouard.

Tout à coup, on entendit la sirène de la police.

Bélœil monta l'escalier et alla leur ouvrir la porte..

– Suivez-moi, c'est en bas.

Bélœil précéda ses hommes.

— Emmenez d'abord ce groupe d'enfants, ordonna Bélœil.

Un homme en uniforme s'approcha :

— Allons les enfants, venez.

Les enfants défilèrent un à un.

Lorsqu'il furent sortis, Bélœil rappela deux de ses hommes.

— Emmenez celui-là maintenant. Et faites lui bien attention, c'est un type dangereux.

Et l'Ongle Vert sortit encadré des deux policiers.

VIII

Quelques minutes plus tard, Théo Bélœil, Roland Cardinal et le marin se trouvaient réunis dans le modeste appartement qui servait de salon au Domino Noir.

— Vraiment, fit Roland Cardinal, votre réputation n'est pas surfaite, monsieur le Domino.

Le Domino essaya de changer la conversation en disant :

— Le plus courageux dans toute cette affaire a été notre ami Théo Bélœil.

C'était vrai, les marques que portait le courageux chef de l'escouade provinciale des homicides indiquaient clairement les tortures qu'il avait dû endurer.

Le marin prit la parole :

— Il y a une chose que je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le Domino.

— Pourquoi cette attaque contre Monsieur Cardinal et moi ?

— C'est très compréhensible, le supposé Smith avait décidé d'enlever Girouard qui demeure rue Carbonneau, il devait certainement avoir une automobile qui devait l'attendre à la porte. Au moment où il venait de sortir, il vous aperçut et pensa que vous pourriez avoir vu quelque chose. Il donna l'ordre à ses gamins de vous attaquer.

— Mais pourquoi cette sollicitude après la bataille ? demanda Roland.

— Il croyait que la police ne saurait rien avant plusieurs heures, car madame Girouard était bien ligotée dans son lit. Il s'approcha donc de vous et vous décida à ne pas dire un mot de votre affaire à la police, du moins pour le même soir.

— Mais pourquoi ne cachait-il pas sa main où il y avait un ongle vert.

— Très simple, dit le Domino. En montrant son ongle, il savait que la police rechercherait toute une bande dont les membres se mettaient du vert

sur l'ongle de leur pouce droit.

— Croyez-vous que l'homme soit fou ? demanda le marin.

Bélœil répondit :

— Il n'y a pas de doute. Un être sain n'aurait jamais fait ce que cet homme a fait.

— Qu'allez-vous en faire ?

— Il passera d'abord devant nos tribunaux puis nous le livrerons au gouvernement fédéral.

Le Domino alla à sa cuisine et sortit quelques bouteilles de bière.

Il servit un verre à chacun.

— Merci bien.

Roland demanda à Bélœil :

— Et les enfants, monsieur Bélœil, qu'en ferez-vous ?

— Ce sont des malades, dit Bélœil.

— C'est vrai.

— Cet homme les a comme empoisonnés, continua Bélœil.

Le Domino dit :

– La drogue est un véritable poison. Ces enfants ne sont pas responsables de leurs actes.

– Mais qu’allez-vous faire d’eux ? demanda à nouveau Cardinal.

– Quelques-uns d’entre eux seront traités comme des adultes.

– C’est à dire qu’ils seront condamnés ?

– Probablement,

– Et les autres ?

– Les plus jeunes on les enverra dans les écoles de réforme.

Le Domino dit pensivement.

– Ce qui est le plus triste c’est que parmi ces plus jeune, quelques-uns d’entre eux seulement deviendront des hommes normaux.

Les hommes demeurèrent silencieux quelques secondes.

Le Domino rompit le silence.

– Savez-vous quels sont les plus coupables de

toute cette affaire ?

— Ce sont les gouvernements ennemis qui ont envoyé les espions, dit le marin.

— Oh non, les plus coupables, reprit le Domino, ce sont les parents de ces enfants.

— Les parents ?

— Oui, officiellement les parents sont réellement coupables.

— Comment cela ?

— Pouvez-vous me dire pour quelles raisons ces enfants ont réussi à être entraînés dans des bas-fonds pareils ?

Il n'y eut pas de réponse.

— C'est la faute des parents, continua le Domino. De ces parents qui ne surveillent pas assez leurs enfants, qui ont peur de leur parler des dangers de la vie. C'est la faute des mamans qui ne mettent pas leur fille en garde contre les tournants dangereux de la vie, les mamans qui ne leur enseignent pas ce qu'est le véritable amour, le bel amour, l'amour propre.

Les trois hommes écoutaient le Domino, un jeune homme qui donnait vraiment une leçon qui aurait dû être entendu par plusieurs parents négligents.

— Enfin, dit le Domino, les vrais coupables, ce sont eux, ce sont tous ces parents qui craignent de prendre leurs responsabilités. Si chacun dans la vie prenait vraiment ses responsabilités, il n'arriverait pas de telles choses.

Tous demeurèrent silencieux.

Ils méditaient les paroles du Domino.

Bélœil dit :

— Monsieur de Guise a raison et je suis certain que le juge parlera de la même façon lors du prochain procès des jeunes.

Le Domino changea la conversation.

— Et vous, monsieur Cardinal ? Que ferez-vous ?

— Je retournerai à Sorel à mon travail, mais jamais je n'oublierai les heures que j'ai passées en votre compagnie.

– Moi non plus, dit le marin, même si je suis sur un autre continent.

Le Domino les remercia du regard. Puis il se tourna vers Bélœil.

– Théo ?

– Oui ?

– J'aurais une faveur à te demander ?

– Qu'est-ce que c'est ? Parle ?

– Ces jeunes enfants...

– Eh bien quoi ?

– Tu auras une liste de leur nom ?

– Mais oui.

– Pourrais-tu me la remettre et me dire aussi l'endroit où ils se trouveront ?

– Mais oui, pourquoi ?

– On ne sait jamais. Un jour je pourrais leur venir en aide et remplacer ainsi les parents qui n'ont pas voulu s'occuper d'eux.

Cet ouvrage est le 811^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.